LOUIS MÉNARD 1822–1901

Euphorion : Prologue

Aux royaumes du vide, où l'antique sibylle
Conduisit par la main le héros de Virgile,
S'étendent, près du Styx, les vagues profondeurs
Du séjour sans soleil qu'on nomme Champ des pleurs.

Là, sous un bois de myrte, en des routes discrètes,
Ceux que l'amour brûla de ses fièvres secrètes
Vont fuyant sans repos, même à travers la mort,
L'aiguillon d'un désir qui jamais ne s'endort.
Les amants, le cœur plein de molles lassitudes,
S'égarent deux à deux au fond des solitudes.
Leur rêve les épuise, et de la volupté
Renaissent les désirs pendant l'éternité.

Il en est qui, brûlés de soifs inextinguibles,
Appellent, haletants, des amours impossibles;
Les uns, pensifs et seuls, cœurs à l'espoir fermés,
Car ils ont autrefois aimé sans être aimés ;
D'autres, plus délaissés et plus tristes encore,
Exilés de l'amour qu'un souvenir dévore,
Pâles de jalousie, évoquent à la fois
Tous les spectres pleurés du bonheur d'autrefois.
Plus loin passe, pareil aux vagues soulevées,
Le funèbre troupeau des âmes énervées,
Qui, dispersant leur cœur en changeantes amours,
D'un parjure éternel déshonorent leurs jours.

Ce que cette forêt cache dans ses retraites
De sanglots étouffés et de douleurs muettes,
Ceux-là seuls le sauront qui portent dans leurs cœurs
Les frissons de l'amour et ses mornes langueurs.

C’est là qu’Achille vit errer parmi les âmes
Hélène aux pieds d’argent, la plus belle des femmes,
Et le lugubre Hadès, ému de leur beauté,
Réveilla les torpeurs de sa stérilité.
Euphorion naquit dans les champs d’asphodèles;
Sur son dos arrondi s’ouvraient deux blanches ailes;
Hélène le plongea dans le fleuve des pleurs,
Puis invoqua pour lui les dieux inférieurs :

Hadès, Persephoné, divinités funèbres,
Qui régnez au milieu des immenses ténèbres,
Séjour d’horreur pour les mortels;
Puisse, dans tous les champs et dans toutes les villes,
Le sang des agneaux noirs et des vaches stériles
Rougir vos lugubres autels !

Par vous, seule entre tous les morts, objet d’envie,
L’amour dans mes flancs d’ombre a fait germer la vie ;
Mais que sert-elle aux sombres bords,
Loin du soleil, et loin de la douce lumière,
Au séjour lamentable où voltige, légère,
La foule innombrable des morts ?

Aux airs supérieurs que votre souffle emporte
Mon fils ; ouvrez pour lui l’inexorable porte
De vos royaumes ténébreux ;
Offre ton sein fécond à sa lèvre ravie,
O Terre aux larges flancs, source de toute vie,
Mère antique des dieux heureux !

Mais avant tous les dieux je t’implore et t’adjure,
Éros, toi dont l’esprit plane sous l’ombre obscure
Du bois de myrte où nous rêvons ;
O le plus beau des dieux ! dompteur de toutes choses,
Appelle autour de lui les zéphyrs et les roses,
Et les parfums et les chansons.

Elle dit : à sa voix frissonne l'eau d'opale
Du ruisseau qui serpente à travers le bois pâle,
Et deux adolescents, sortant des flots ouverts,
S'avancent à la fois parmi les myrtes verts.
C'étaient les deux esprits de l'amour, et la Grèce
Qui leur donna pour mère une même déesse,
Parmi ses plus beaux noms de dieux et de héros,
Choisit pour eux les noms d'Éros et d'Antéros.

L'un secoue en riant sa chevelure blonde
Tout emperlée encor des frais baisers de l'onde :
C'est lui que tout amant, tout poète a chanté.
L'amour, qui révéla l'éternelle beauté.
L'autre, dont les cheveux sont noirs comme les ailes,
Voilant de longs cils noirs l'éclat de ses prunelles,
Suit son frère : l'amour qui n'est pas partagé
Est par lui tôt ou tard et sûrement vengé.

Éros.

Oui, ton fils avec moi passera l'onde amère,
Fille de Léda, que chérit ma mère.
Tous les bonheurs, enfant, vont naître sous tes pas ;
Va, la vie est belle et t'ouvre ses bras.

Volant à ton gré sur tous les rivages,
Tu pourras remonter et descendre les âges :
Car tu naquis loin du monde, en dehors
De l'espace et du temps, impuissants sur les morts.

Antéros.

Hélas ! quel avenir t'attend, ô fils d'Hélène !
Au monde idéal ton destin t'enchaîne :
Le bonheur de la terre en vain t'appellera.
Toujours ton orgueil le repoussera.

Tu mépriseras l’amour de Zeus même ;
Mais, comme les Titans, dans un combat suprême
Vaincu, foudroyé, tu retomberas
Sous les débris du monde ébranlé par tes bras.